

j'esquissai à grands traits dépense de 12 500 francs ce qu'a coûté notre entreprise.

Quatre routes seulement me semblaient à peu près également possibles. La première, par le pays des Massai, ne pourrait décidément convenir s'il fallait y convoier les grands approvisionnements de munitions et d'armes que nous croyions indispensables au gouverneur. M. Thomson¹ l'avait traversé, et son récit des extrémités auxquelles le réduisit le manque d'eau et de grain à son retour du lac Victoria ne nous encourageait guère. Déjà, pendant le voyage d'aller, ses gens, pris de panique, lâchèrent pied en si grand nombre qu'il dut rebrousser chemin jusqu'au Kilima-Ndjaru, y établir un camp et regagner la côte avec quatre ou cinq hommes pour y recruter de nouveaux *pagazi*. Or il est excessivement fâcheux de retourner sur ses pas dès le début même d'une entreprise. La tendance des Zanzibari à saisir la première occasion favorable pour se donner de l'air est un très grave décompte pour les expéditions partant de la côte orientale. Et, depuis quelque temps, grâce à l'impunité, les désertions ont pris des proportions désespérantes. Toucher les avances, épauler la balle, recevoir sa carabine et s'acheminer gaillardement, puis décamper en sourdine avec armes et bagages, est devenu pour les porteurs de la côte une véritable profession. Plus nombreuse la caravane, plus grandes les pertes d'argent, de fusils et de pacotille.

La seconde route, et la meilleure, par le Victoria-Nyanza et l'Ouganda, était présentement impossible pour une troupe de dimensions modestes, par suite de l'hostilité des populations. Inutile de songer à les éviter par la traversée du lac : où trouverions-nous les embarcations nécessaires ?

La troisième route passe par Msalala, le Karagoué et l'Ankori, puis par l'Ounyoru et le lac Albert. La prendre pour arriver de la côte Est entraînerait sûrement une perte immense d'hommes et de marchandises : 50 pour 100 au bas mot. De plus, les Ouaganda occupent le Karagoué et harcèleraient sans cesse l'expédition. Si nous avions la bonne fortune de sortir sains et saufs de ce district, il nous faudrait compter avec les Ouanyankori, qui nombrent 200 000 javelots, et si notre arrivée leur était

1. *Au pays des Massai*, par Joseph Thomson. Hachette et C^{ie}.

annoncée par des combats avec les naturels du Karagoué, la perspective deviendrait lugubre au possible. Quant à passer n'importe où à l'ouest du Karagoué pour éviter les Ouaganda, la chose était infaisable, à moins d'une augmentation de dépenses que les souscripteurs ne trouveraient pas de leur goût.

« Le problème tout entier se résout en une question d'argent. Apportez beaucoup d'écus, et tous les chemins nous seront ouverts, mais la somme souscrite ne nous laisse que le Congo. Cette voie a le grand désavantage de n'offrir dans la partie supérieure qu'un nombre très restreint de bateaux de transport ; aussi proposerais-je de faire construire quinze baleinières qui nous amèneraient tous à quelque 600 kilomètres de l'Albert-Nyanza. Le portage de ces embarcations du bas Congo au cours supérieur du fleuve serait un dur labeur, mais on pourrait envoyer d'avance des agents chargés de tout préparer. — Il nous faudrait au préalable la sanction du roi Léopold.

« Mais n'est-il pas prématuré de discuter tout cela ? Je n'ignore point qu'avant ce projet on en a fait bien d'autres pour lesquels on a dépensé force paroles : ce beau feu peut ne produire que fumée. — Amassez d'abord des fonds, puis, si vous me voulez encore, appelez-moi. Je vous ai dit ma façon de voir : si elle ne vous va point, que Thomson pilote son expédition à travers la Massaïe, et inscrivez-moi pour 12 500 francs. »

Quelques jours après je m'embarquai pour l'Amérique, et, dès mon arrivée à New-York, je commençai une tournée de conférences. Mais deux semaines ne s'étaient pas écoulées que, le 11 décembre, je recevais le télégramme suivant :

Vos plans et offres acceptés. Ministère approuve. Fonds réunis. Affaire urgente. Revenez vite. Répondez.

Et voici ma réponse, expédiée de Saint-Johnsbury, Vermont, où m'avaient conduit mes « lectures ».

Cablegramme de lundi vient de m'arriver. Mille remerciements. Tout va bien. Partirai par l'*Eider* mercredi matin, huit heures. Sauf mauvais temps ou accidents, serai Southampton 22 décembre. Un mois de retard seule-

ment, après tout. Que le Ministère avertisse Holmwood Zanzibar et Seyyid Bargash¹. Mes meilleurs compliments.

Mon agent fut au désespoir : les auditoires étaient si merveilleusement disposés ! Chacune de mes apparitions était accueillie par des applaudissements... mais représentations et prières furent également inutiles.

J'arrivai en Angleterre la veille de Noël. Quelques heures après je discutais mes plans avec Sir William Mackinnon.

J'étais fermement convaincu, et sans la moindre ombre de doute, que la voie du Congo était de beaucoup la meilleure et la plus sûre, pourvu que j'obtinsse, des souscripteurs, ma flottille de baleinières et, du roi Léopold, la permission de traverser son territoire avec une troupe armée. Je connaissais une des routes de la côte orientale ; je connaissais celle de la côte ouest. Du point le plus extrême que j'eusse atteint sur la première en 1876, 180 kilomètres seulement me séparaient de l'Albert-Nyanza ; — des rapides de Yambouya, sur la seconde, la distance au même lac est de 600 kilomètres à vol d'oiseau. Et pourtant le Congo avait toujours mes préférences. Nous aurions abondance d'eau, si mauvaise et si rare sur la route orientale ; les vivres ne devaient pas manquer, la fertilité merveilleuse des régions du haut Congo y attirant sans doute de nombreux aborigènes, tandis que nous savons par Thomson, Fischer et Hannington combien il est difficile de trouver à se nourrir sur la terre des Massaï ; enfin, ces désertions en masse, si fréquentes dans l'est, j'espérais bien m'en défendre dans l'ouest.

« Vous avez peut-être raison, répondait le Comité, mais nous en tenons pour la route de l'est.

— Très bien ! Va pour la route de l'est par Msalala, le Karagoué, l'Ankori et l'Ounyororo ! Mais quand vous entendrez parler de quelque escarmouche, vous voudrez bien, je l'espère, prendre la défense de l'absent. Si du haut d'un ballon je pouvais jeter mes colis dans le camp d'Emin, je m'empêcherais d'éviter ainsi tout contact avec ces belliqueux indigènes. Il ne m'en chaut, du reste ! Il est décidé qu'il faut fournir au Pacha les moyens de se défendre ; vous me confiez l'escorte des

1. Le sultan de Zanzibar. (Trad.)

armes et des munitions ; vous choisissez la route de l'est... Ainsi soit ! »

Les fonds avaient été déjà rassemblés et voici la liste des souscripteurs :

Sir William Mackinnon, Baronnet.	50 000 fr.
Peter Mackinnon, Esq.	25 000
John Mackinnon, Esq.	7 500
Baronne Burdett Coutts et W. Burdett Coutts, Esq.	12 500
James S. Jameson, Esq.	25 000
Comtesse de Noailles.	25 000
Peter Denny, Esq., de Dumbarton.	25 000
Alexander L. Bruce, Esq., de la Société de géographie d'Écosse.	12 500
Henry Johnson Younger, Esq., de la Société de géographie d'Écosse.	12 500
MM. Gray, Dawes et C ^{ie} , de Londres.	25 000
Duncan Mac Neil, Esq.	17 500
James Hutton, Esq., de Manchester.	6 250
Sir Thomas Fowell Buxton.	6 250
James Hall, Esq., comté d'Argyle.	6 250
M. Mac Michael, Esq., de Glasgow.	6 250
La Société royale de géographie de Londres.	25 000
Le gouvernement égyptien.	250 000
TOTAL.	<u>557 500 fr.¹</u>

De mon côté, en vue d'accroître ce total et d'établir un fonds de réserve pour les éventualités possibles, en vue aussi de contribuer de mon argent aux frais de l'expédition, je demandai au Comité de céder aux journaux les lettres que je lui écrirais d'Afrique, et d'encaisser les sommes à recevoir en échange.

Notre estime du temps nécessaire pour arriver à Ouadelaï se basait sur une de mes marches de 1874-76, où je fis 1160 kilomètres en cent trois jours. Voici le résultat de nos calculs :

1^{re} route. — Par le pays des Massaï, de la côte à Ouadelaï, et de Ouadelaï à la côte, 14 mois. — Retards, repos, etc., 4 mois. — Total, 18 mois.

2^e route. — Au lac Albert, par Msalala, le Karagoué, l'Ankori et l'Oussongora, et retour, 16 mois. — Retards, etc., 4 mois. — Total, 20 mois.

1. Voyez à l'Appendice le compte des Recettes et Dépenses.

5^e route. — Par le Congo :

De Zanzibar au Congo.	1 mois	1 ^{er} avril 1887.
Route de terre jusqu'au lac Stanley.	1 mois	1 ^{er} mai —
Par eau, sur le Congo.	1 mois 1/2	15 juin —
Halte.		25 juin —
De Yambouya à l'Albert-Nyanza	5 mois	25 sept. —
Halte.		9 janv. 1888.
De l'Albert-Nyanza à Zanzibar.	8 mois	8 sept. —
Retards, etc.	5 mois 1/2	
TOTAL.	18 mois.	

Et voici le temps réel que prirent nos marches :

Arrivée au Congo.	18 mars 1887.
Arrivée au lac Stanley.	21 avril —
Arrivée à Yambouya.	15 juin —
Halte.	28 juin —
Arrivée à l'Albert-Nyanza.	18 déc. —
Retour à Fort-Bodo.	8 janv. 1888.
Halte pour attendre les convalescents.	2 avril —
Albert-Nyanza, 2 ^e fois.	18 avril —
Halte.	25 mai —
Fort-Bodo, 2 ^e fois.	8 juin —
Banalya (150 kil. de Yambouya).	17 août —
Fort-Bodo, 3 ^e fois.	20 déc. —
Albert-Nyanza, 3 ^e fois.	26 janv. 1889.
Halte près du lac jusqu'au.	8 mai —
Du lac à Zanzibar, plus de 2 500 kilomètres (6 mois).	6 déc. —

En d'autres termes :

De Zanzibar à l'Albert-Nyanza	10 mois 1/2
Nyanza, allées et venues.	6 mois
Halte près de l'Albert.	1 mois 1/2
TOTAL.	18 mois.

Le 31 décembre, une lettre du Comité me donna la permission officielle de commencer mes préparatifs.

Ma première dépêche, en qualité de chef de l'Expédition de secours, fut adressée à mon agent, M. Mackenzie, de la maison Smith, Mackenzie et C^{ie}, pour qu'il me procurât à Bagamoyo 200 porteurs ouanyamouézi, afin de transporter immédiatement à la station missionnaire de Mpouapoua, environ 560 kilomètres ouest de Zanzibar, six tonnes de riz (6100 kilogr.), coûtant 2700 roupies (6615 fr.).

Ma seconde, une fois obtenu le consentement de Sa Hautesse le Seyvid de Zanzibar, fut pour engager 600 porteurs zanzibari

et acheter les marchandises suivantes à échanger en route contre grain, patates douces, riz, maïs, bananes¹ et plantains :

400 pièces, petites ou grandes, de toile bise.	10 970 mètres.
865 — — — — —	kaniki. 6 525 —
99 — — — — —	mouchoirs. 724 —
80 — — — — —	tandjiri. 585 —
214 — — — — —	dabouani. 1 565 —
107 — — — — —	sohari. 782 —
27 — — — — —	soubaya. 197 —
121 — — — — —	Barsati. 885 —
58 — — — — —	koungourou. 1 272 —
48 — — — — —	ismaïli. 551 —
119 — — — — —	kikoï. 870 —
14 — — — — —	daole. 51 —
27 — — — — —	djaouah. 99 —
4 — — — — —	kanga. 88 —
4 — — — — —	bindera. 88 —
58 — — — — —	zehani. 424 —
6 — — — — —	djoho. 164 —
24 — — — — —	kikoï en soie. 88 —
24 — — — — —	daole en soie. 88 —
24 — — — — —	dabouani fin. 88 —
15 — — — — —	sohari fin. 48 —
5 — — — — —	toile fine. 86 —
24 chemises blanches longues.	»
24 — — — — —	écrués — — — — — »
TOTAL.	25 858 mètres.

Puis 1 650 kilogrammes de verroterie et une tonne (1015 kilogr.) de cuivre, de fer et de fil de laiton.

Ma troisième dépêche donnait l'ordre d'acheter 40 ânes de somme et 10 ânes de selle avec harnais, bâts, etc. : coût, 10 000 francs.

MM. Forrest et fils reçurent la commande d'une embarcation, longue de 8 m. 54, large de 1 m. 85 et d'une profondeur de 76 centimètres. Construite en acier Siemens galvanisé, elle était partagée en douze sections pesant chacune 54 kilogrammes. Celles de l'arrière et de l'avant étaient pontées et étanches, de manière à flotter en cas d'accident.

De l'Égypte on envoya à Zanzibar 510 carabines remingtons

1. La banane ordinaire est le fruit du bananier commun (*Musa paradisiaca*, L.); le plantain ou figue banane, plus petit et plus sucré, est celui du bananier des sages (*Musa sapientium* L.). (Trad.)

2 000 kilogrammes de poudre, 250 000 capsules à percussion, 100 000 étuis métalliques à cartouches pour remington. A Londres, le ministère de la guerre nous fournit 30 000 étuis pour cartouches gatling, et MM. Kynoch et C^{ie} de Birmingham, 35 000 cartouches spéciales pour remington. MM. Watson et C^{ie}, 4, Pall Mall, emballèrent 50 winchesters à répétition, chacun avec ses 1 000 cartouches. Hiram Maxim, l'inventeur du célèbre usil qui porte son nom, nous fit cadeau d'un de ses merveilleux engins, la mitrailleuse automatique maxim, avec bouclier monté sur un affût très léger, mais solide.

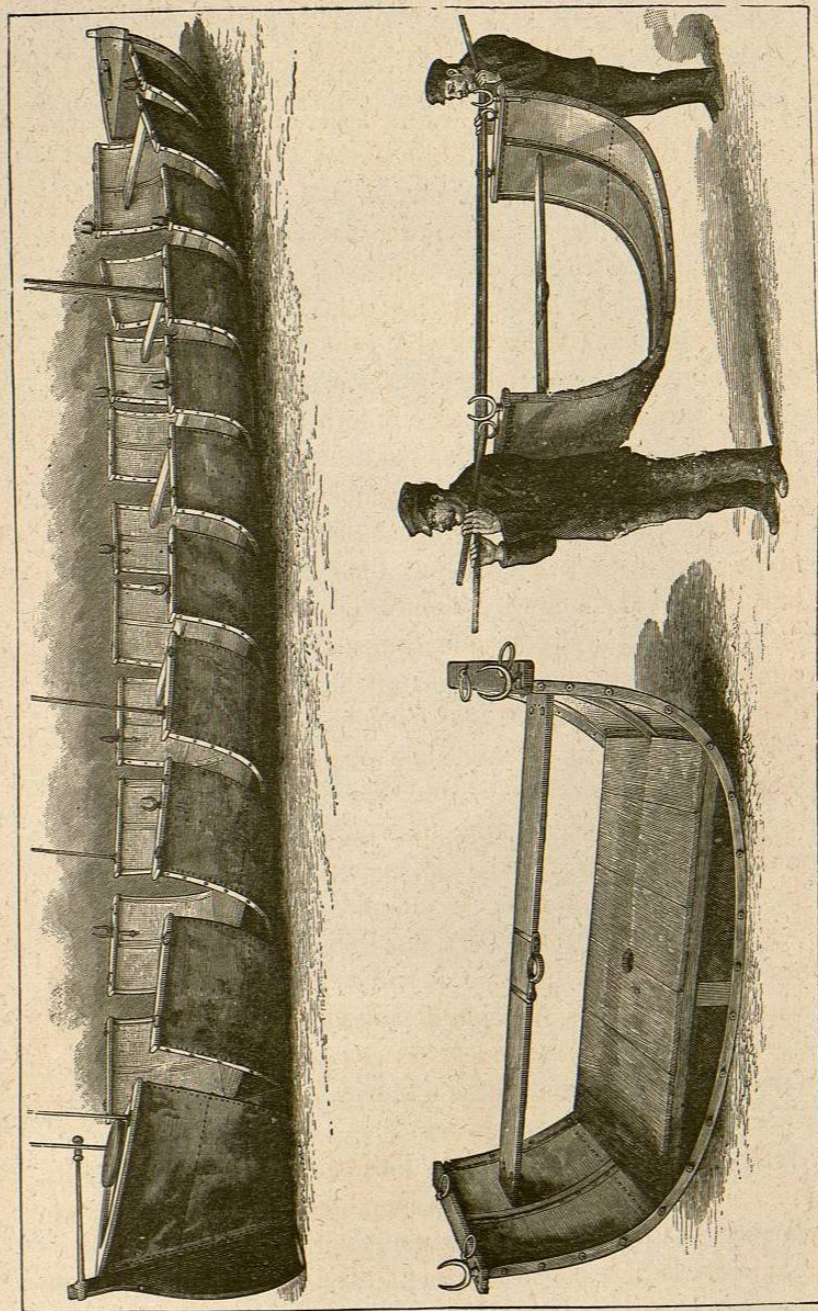
Rappelons, pour mémoire : 100 pelles, 100 bèches, pour les retranchements, 100 haches pour palissader le camp, 100 cognées ou serpes pour construire des *zeriba*.

MM. Burroughs et Welcome, Snowhill Buildings, de Londres, les chimistes et droguistes si connus, nous firent cadeau de neuf superbes boîtes de médicaments, renfermant toutes les substances nécessaires pour combattre les maladies endémiques particulières à l'Afrique. Chacune des doses était en tablettes et déjà combinée à d'autres matières qui en assuraient la prompte solution; chaque compartiment était garni des remèdes ou instruments nécessaires au médecin et au chirurgien. Rien ne fut oublié; tous nous devons la plus vive reconnaissance à ces messieurs, non seulement pour la valeur intrinsèque de ces caisses et de leur contenu, mais aussi pour l'achat qu'ils ont bien voulu nous faire de ce qu'il y avait de meilleur à Londres, et les soins apportés à l'emballage: tout est arrivé à Yambouya sans le moindre accident.

MM. John Edgington et C^{ie}, Duke Street, nous fabriquèrent des tentes en toile imprégnée de sulfate de cuivre et qui se sont conservées trois ans. En dépit de 300 journées de pluie, je me suis trouvé, pour la première fois en Afrique, en possession d'une tente qui, après notre retour à Zanzibar l'année dernière, en aurait encore supporté 200.

MM. Fortnum et Mason, de Piccadilly, nous préparèrent 40 charges, parfaitement emballées, des provisions les plus choisies. Le thé a gardé son parfum jusqu'à sa dernière feuille; le café fut le plus pur des moka; l'extrait de Liebig de toute première qualité.

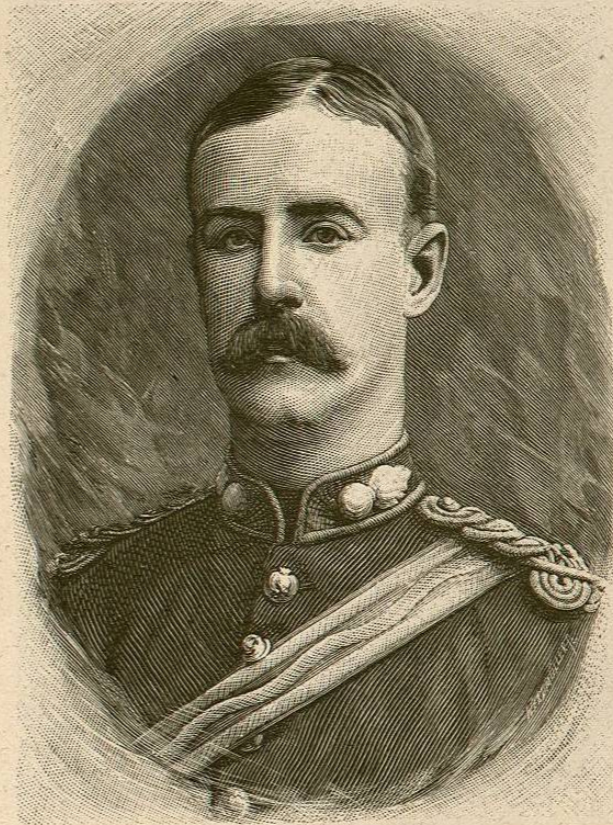
Mais à quoi bon énumérer toutes mes emplettes? Mes quatre expéditions en Afrique et mes anciennes listes « d'articles



La barque démontable l'AVANCE.

divers » me rendaient la tâche facile. Sir Francis de Winton et le capitaine Grant Elliot m'indiquaient les meilleurs fournisseurs et contrôlaient les livraisons.

Le colonel Sir Francis de Winton avait été mon successeur au Congo, et, par amitié pure, il me fit bénéficier de son expérience : sa magistrale connaissance des affaires me fut du plus



Le lieutenant W.-G. Stairs.

grand secours pour les diverses besognes qui m'assiégeaient, surtout pour répondre aux lettres reçues et pour choisir mes six ou sept officiers parmi les centaines de candidats brûlant du désir de partager mes travaux.

Le premier élu fut le lieutenant W.-G. Stairs, du régiment du génie¹ : le style concis, allant droit au but, de la lettre par laquelle il s'offrait, le recommandait fortement à notre atten-

1. Royal Engineers. (Trad.)